

1932-38



août 1932.

18 - Orcières en Champagny. Je suis arrivé hier soir, après un voyage qui, dans ses parties montagneuses, de Grenoble à Veynes, surtout, me réconcilie avec les paysages français. Car, enfin, il y a de l'espace, et, lorsqu'on arrive ici, des montagnes où il n'y a plus que les prés, les bois, les rochers, la neige, où les villages eux-mêmes s'absorbent dans le sol, se réduisent à l'importance animale de l'homme sur la terre. Claire B., que je suis venue retrouver ici, a peu changé depuis autrefois. Elle a seulement plus de résolution, de virilité, dirais-je presque. Assez riante, sur un fond très ferme, très décidé.

19 - Promenades, dont je retiens surtout celle d'hier après-midi, parmi les prés et les bois, jusqu'à deux plaques de neige; hélas, les neiges des sommets sont bien grises et lamentables, quand elles sont en train de fondre. Abondance de fleurs, dont beaucoup, pour moi, étaient jusqu'alors des plantes de jardins ou des menus - et de fruits familiers, mais tellement plus savoureux au hasard de la découverte. Belles luminères, très limpides, comme en Afrique.

22 - Départ, redescente vers les fonds, après ces journées de repos psychologique - Grande sortie avant-hier, par le cirque de Briançon, en remontant le Drac, au dessus du saut du Saix, jusqu'au pied du col des Cornettes. Pays plus dénudé, avec des fonds de prairies éclatants. Air inf., eau plus légère encore; marmottes. Plus d'espace que dans le Haut-Atlas, avec moins de sauvagerie. Et maintenant il a fallu quitter Claire, dont la ~~voisin~~ présence est pour moi, comme autrefois, une sécurité. On la sent limpide et énergique, sachant ce qu'elle fait et ce qu'elle pense. Elle est un repos et une fraîcheur, comme une source de ces montagnes.

24 - Séjour dans la très curieuse ville de Briançon, puis retour par le Sautaret, dans le grand vent, la fraîcheur des glaces toutes proches, la splendeur de la neige et des éousins. A partir de l'Osans, le nord réapparaît, brumeux, industriel et sale, digne préface aux destinées renfermées que je retrouve ici. Lettre d'O. Salomon qui m'attend; curieuse comparaison avec Claire. Odette beaucoup plus litté-

raire, moins intellectuelle et pourtant, il me semble moins profondément fraîche.

2 sept. Lettre d'Odette, écrite hier. J'avais eu précisément hier, à je ne sais plus quel moment de la journée, la vision d'O. en train de m'écrire. Curieux au moins. Jeunesse renfermée, elle aussi, me dit-elle, sans doute ce qui explique ce qu'il peut manquer en elle d'enfantillage.

20 sept. - Nîmion, première étape du retour. A la fois soulagement et tristesse, après la vifla des fausses vacances. Rencontre O. à Lyon, le 15, un peu fatiguée, clarté verdâtre de ses yeux quand ils s'éclaircissent. - Palais des Papes, église des Doms, puis Arles: (théâtre, arènes) St Trophime, sous un ciel déjà pesant, qui rend plus lourde la pesanteur romaine. Charme pourtant du cloître, malgré l'encombrement de l'ornementation romane, aussi pesante pour nous qu'un Extrême-Orient. - Les Saintes Maries, ~~très~~ église qui serait prenante si l'on en balayait l'idolâtrie. Arènes dévastées, beaucoup plus attachantes, sous un ciel livide, avec une fente de lumière sur l'horizon marin et des reflets blafards sur les tas de sel. Murailles trop peu en ruines, tour curieuse et comme citadelle et comme centre de vision, enturbannée d'un vent éperdu. - Montpellier, sous un orage qui ne cesse point.

2 sept. - A St Lézar, par la côte, mer plus belle que ne le permettait le rivage. Béziers, Perpignan, route de la côte, admirable depuis Font Vèndres jusqu'au delà de Cerbère, calanques?, rochers et vignobles, puis une terre plus déserte à la frontière, troupeaux. L'intérieur regagne dans le crépuscule par des ~~vastes~~ plaines cultivées. Arrive à Gérone. Eglises au matin. Suis route de la côte, très déserte de San Feliu à Cossa. Très au dessus de la mer, jeu de ses indigos, de ses vents, des nuages qui l'argentent. Après-midi affreuse à Barcelone; nuit à Villanova.

23. - Départ ~~pour~~ sous un matin magique, qui laisse la mer très chargée de gris. Route assez monotone, parmi les oliviers et les caroubiers, chargés de leurs gousses noires. Sierras très nues et très fécées. Carragne ^{et sa campagne romaine}. Delta de l'Èbre, à peine émergé de la mer et incohérent. Tortosa. Sierra ruge et vue saisissante sur Beni-

carin: les lignes successives de montagnes, fermées par une chaîne plus bleue que la mer. A partir de là, plaine d'orangers, moins effrayante d'uniformité que je ne l'avais cru. Citrus castellan, palmiers, rosiers et géraniums au bord de la route. Plateau incomparable de Sagonte, proche de montagnes rouges. Valence vite traversée. Dans le crépuscule, parmi les rizières sentant la vase, où l'on moissonne et où l'on bat, puis dans la nuit, jusqu'à Gandia.

26. - De Gandia, sous un ciel toujours cotonneux, nous pourrions sur Alicante, dans la plaine d'abord, puis en nous séparant de la mer par une Sierra grise et rose, enfin en entrant dans la montagne. Vue étouffante vers Benisa: amphithéâtres de terrasses cultivées, arabe marine où se dresse un moule, qui imite Gibraltar, en plus petit, au pied duquel d'ailleurs se dresse un village de Calpe. Tunnel du Mascaret, nous nous baignons sur l'eau très bleue. Plaine ondulée jusqu'à Alicante, cachée dans une conque de montagnes d'un gris jaunâtre très spécial à l'Espagne, dominée par sa vieille citadelle. Vers Murcie, ciel de nouveau couvert, de plus en plus sombre, petites averse. Elche et sa palmeraie, très loin prolongée, plus serrée et mieux venue que celle de Marrakech. ~~Arènes~~ amandiers et grenadiers. Sierras grises, avec des suintements de lumière blafards et des taches de verdure intenses, aux ressurgences des eaux. Plaine verte, et Murcie dans une vasque de collines roussies, comme passées à un feu lent qui aurait décomposé les pierres. Sur Almería, campagnes désertes et pauvres. On entre dans le roy de Grenade par une Sierra extraordinaire, que les feux du soleil couchant reflètent à l'est en colonnes de feu et en frissons achèvent de rendre saisissants. Pointes grises issues d'un sol plat (Pifou Anti Atlas). A ^{Almería} ~~Alicante~~ dans la nuit. Hier, Almería: évian de collines de cette même couleur, ruines sur deux desquelles, grand soleil. Au soir, jusqu'à Motril, corniches et leurs jeux habituels, couchant déjà marocain.

28. - De Motril à Grenade on se hausse vers le soleil et le froid, air des montagnes marocaines. Chemin plus vaste et moins aigre qu'à la première impression, refait hier en sens inverse. Ses nes sur la rivière de Velez Benaudalla ou sur la mer au débouché du tunnel.

Vallees au dela de Négaz, toute en gris et en teintes veresques, claires et d'une harmonie suave. La Sierra Nevada: entrées de gorges; premier palier de verdure avant Grenade, puis la Vega et les collines saintes. Fin de matinée au fond de l'Albaycin, ~~potatoes~~ ^{potatoes} ~~fin~~ ^{fin} guiers de Barbarie, vieux murs maures. Vers inconnues sur l'Alh. ou sur la sortie de la vallée vers la ville. Le soir, Alh. retrouvée, avec plus de plaisir p.é.

1^{er} oct - Excellente fin de voyage par des routes connues. Motril à Malaga, moins saisissant au sortir de tant de corniches. Dans la nuit arrivée à la Binea, dans le saintement des multiples lumières de la baie - Gibraltar, lourd, peu accueillant; hispanisme contraint et britannique contraignant, d'un nature faussée. Traversée comme sur un fleuve, entre deux rives resplendissantes de lumière: fortresses sur l'acropole de Ceuta, Atlas et Calypso, avancées de Tanger et du Sparte, obafalgulaintain, about à Tanache - Aujourd'hui rentrée parmi des visages nouveaux; vieux amis avertis: Paul et François, toujours attirants.

1⁹ oct - Début d'année naturellement assez chargé. Ma vie matérielle s'organise de plus en plus; me voici, depuis le 6, pourvu d'un domestique, et tout à fait établi chez moi, pour la première fois de ma vie, d'ambieux projets de travail en train. Desir d'être utile à mes amis marocains au point de vie politique, d'en aider quelques uns à ne pas tomber dans de monumentales naïvetés. C'est pour eux, cette nuit, que je travaille, sur ma natte, à la lueur d'une lampe ~~de~~ verre ébréchée. Et la zaoia, mes voisins paisibles, témoins d'autres âges intellectuels. Travaillons!

23^{oct} - Hier, en arrivant à midi, j'ai trouvé la nouvelle de la mort de ma mère, non pas inattendue, mais pas plus spécialement maintenant que plus tard. Choc, plus profond peut-être que je ne croyais, car il a reparu, toute cette nuit, dans mes rêves. On ne peut regretter ce qu'il y a de délivrance dans cette fin, du reste adoucie par le sommeil. Mais comment ressentir sans un cri de protestation toute la cruauté de ce destin, qui n'a pu avoir aucune de ces consolations qui nous permettent, à nous intellectuels, de supporter et de traverser - Mon père arrivé début. dé.

1935

2 juillet - Charge toujours trop lourde d'une vie qui n'est jamais assez absorbée. Le long silence cependant correspond à une période plus pleine, moins tourmentée par le souci lassant de la santé, et où le travail utile a pu se faire sa place. La création laisse peu de temps au repliement sur soi-même. - De l'année s'écoule, bien ingrate mais pourtant si attachante par le contact de l'enfance, quelques figures se détachent, particulièrement appréciées: "frère Jacques", Claude le mélancolique, et surtout mon presque voisin Albert ~~se~~, si réservé, si muet parfois, mais dans les yeux duquel j'ai si souvent senti un secret accord, des joies qui sourdaient au même moment. Ce sont les douceurs d'une vie toute tendue, mais qui n'a pas rompu ses liens avec son enfance. Vivre avec ces enfants, par eux quelques fois, c'était bien une de mes vocations. Elle a pu me pousser jadis à de vraies passions que je ne regrette pas, mais aujourd'hui qu'elle s'est changée en de calmes affections, un peu mélancoliques, elle est une des fraîcheurs de ma vie et je m'y repose. - D'avoir appris par la tradition de notre famille que nous ne savons ni d'où nous venons ni même notre vrai nom, m'a souvent plongé, ces temps-ci, dans d'inextricables hypothèses. J'ai pensé parfois que si nous étions de souche sémitique, cela éclaircirait bien des choses. ^{ou tout au moins méditerranéenne.}

10 juillet - France, Paris, pays à la fois familier et étranger, lassant déjà et où le travail seulement me fait venir, ainsi que le désir de qq jours de liberté. Je me sens mieux dans mon milieu jusqu'à Madrid. ~~et~~ C'est là en effet que la structure du paysage commence vraiment à changer et, graduellement, s'européanise, jusqu'à devenir ^{quelque} anglais de quand on arrive ~~à la Navarre~~ ^{à la Navarre}. - Journée torride dans le Ghazal: orages, tourbillons de poussières, trépas brûlants, puis soudain plongée dans la fraîcheur du Daïrat balayé par le vent d'est. Coucher de soleil pâle, qui voit à l'est légèrement. - Le 5, traversée très belle et presque froide, dans les vagues de brume qui s'élèvent des plots comme

l'habitude et masquent une rive à l'autre. Dans les
défilés du Guadiaro, beauté d'une source ou d'une resour-
gence de la rivière - petit bassin dans le roc, d'un bleu verdâtre
glacé, et ~~sur~~ une touffe de laurier rose. Coucher de soleil bru-
meux et rouge avant Bobadilla, dans un immense paysage
où pointent, et près de l'astre, deux ^(Las dos Hermanas) moines ~~pointus~~, qui
semblent l'avoir blessé. - Madrid, Prado, verda-
na d'Ottoha, spectacle déjà familier. - Le 7, ascension des
sierras, type déjà connu en allant à l'Eocorial: gris,
jaune clair, vert foncé et lui aussi grisâtre, tapisserie
gigantesque. Pinédes, très sèches, sans la moindre herbe.
Avila, dans ses ~~monts~~ murailles grises, aux tours serrées,
surmontant sur une plaine que remplissent des nuées tendues
en draps montuines. Plaines déjà ~~plus~~ plantées d'arbres;
moissons qui, à mesure qu'on remonte, attendent le moisson-
neur, ou m, qd il s'agit d'avoir sont encore verdâtres. Avec
la clavaire commence un autre pays, de verdure éclatante
entre des montagnes serrées mais comme détendues et
sans agressivité, du moins jus qu'à la nuit où ~~tout~~ les
~~feuillages~~ deviennent noirs. Sprague d'eau noire autour
de S. Sebastian, dans des volées de nuages après chute,
Bidassoa pleine de mer.

15 juillet. Après Bayonne et son musée, les Landes ~~et~~ noira-
tres sous des courraques de pluie, les plaines jardins,
(arbres, moissons et fleurs) qui m'emprisonnent plus qu'elles
ne m'enchantent, Paris nocturne, sans surprise. J'y ai
repris une vie studieuse, aussi abritée que possible d'un
tumulte d'abord déprimant, qui, maintenant, me redonne
cette excitation factice où vivent ici les foules. Rien ne vaut
mon puit marocain, tout droit ouvert sous le ciel.

Petroune hier O.S., plus stable qu'autrefois, moins inquiète

mais qui, peut-être, perd par là quelque chose de sa min-
ceur tourmentée. Bonnes conversations de bons camarades.
Ce matin, vers 9 h., côté politique, encore tout vibrant
des spectacles d'hier: un défilé de plus de 5 heures, sans
arrêt! Masses profondes, auxquelles j'aurais voulu être joint,
car si je me sens étranger à leur tempérament, je me sens
victime des mêmes ennemis.

25 juillet. Avec une rapidité inconnue jusqu'ici dans mes
séjours en France, j'ai pu regagner depuis trois jours déjà
la paix de mon séjour saletin. Si bien que je n'ai pas eu le
temps d'emporter de là-bas ce morne accablement où finis-
saient mes précédents voyages, mais je n'ai pas ressenti
davantage la moindre tentation de m'attarder dans ce bruit
et cette poussière d'hommes pâles. Quelques îlots de clarté
subsistent ça et là dans cet ensemble terne: les musées; les
rencontres avec O.S.; franchises et limpides, en particulier la
matin où nos allées, au quai aux Fleurs, chercher la mai-
son de Katherine Mansfield; les grands arbres éclatants, dont
la hauteur est redevenue une nouveauté; les longs crepuscules,
ainsi le soir que nous passâmes dans le jardin de S.C. -
Le retour m'a fait revoir les landes et la côte basque sous une
pluie violente et froide. Des deux côtés de la frontière, les hau-
teurs boisées et herbues se voilent de nuages trainants et
le haut des vallées disparaît, comme si elles menaient tout
droit à des planètes échouées, inconsistantes et nocturnes.
Les Bois noirs, le fond dormant et perfide de la baie de
Bajaz, plus haut les eaux minces de l'Orre, bordées de fabri-
ques de papier, feraient imaginer une terre scandinave,
n'étaient la majesté des noms basques, les chars à ^{doux} aînes de
bois pleines, les bœufs dont le joug est recouvert de peau
laineuse, et surtout les hautes maisons à face de verre.
Après Tolosa, les montagnes croissent, des lames de pierre

Les arment leur tranchant; les nuées s'écartent peu à peu, le ciel s'élève et l'on s'élève vers le ciel; mais trop de bois encore et trop d'herbes pour que l'on sente l'Espagne. Jusqu'à ce qu'on parvienne à la vallée de l'Elbe, le Nord pluvieux ne disparaît pas encore; il reste suspendu en un banc compact qui bûte à perte de vue la ligne des sierras et qui fait une deuxième chaîne au dessus de la terre, plus pesante et plus infranchissable. Soudain, au sortir des gorges de Pancorbo, sur un immense paysage de pierre; d'architecture enfin ibérique, la ~~véritable~~ vraie lumière ressurgit, celle qui n'a pas d'ombres opaques, la lumière de Velazquez, celle qui nourrit l'âme et qui modèle les bienheureux. - Et ce sont les plateaux de Castille: Burgos et les flèches malheureuses de sa cathédrale; les langues étendues de l'Elbe, coupées d'arbres, presque françaises, et les horizons aux rebords tabulaires; Duéñas et ses trilogistes dans des roches blanches; Medina del Campo et sa meta, où le rouge des ruines a pris ce ton de belle viande des briques anglaises. - Peu à peu, la sierra de Guadarrama nous attire, attention dernière vers ce qui semble le bastion de l'Espagne et le foyer de son âme; pentes de plus en plus nues, où les gros blocs polis s'amoncellent ~~ou~~ comme des piles de boulets pour l'armée des géants; rien d'inaccessible, pas d'horizons fermés; on sent que l'on pourrait courir avec le vent d'une cime à l'autre, sur ces crêtes de vagues. L'Escurial, si dominateur quand on l'aborde de Madrid, n'est plus qu'un replis, un simple abri avant l'évasion totale de l'âme. - Puis très loin, au dessus de sa plaine africaine, Madrid se révèle, maintenant semée de buildings, qui dessinent des tours de guet ou des bastions: rues chaudes, peuplées, où bouillonnent la jeune Espagne, qui ne craint plus de montrer sa chair de bronze, et qui tend des faces amicales, d'adolescence tourmentée.

Dans la nuit plus brûlante et plus étouffée que le jour, en face d'une lune inouïe, ~~rougeâtre~~ rougeâtre comme un cuivre terni, puis, de purifications en purifications, ~~blanc~~ plus blanche encore que l'argent, presque d'étain poli; le train fuit, soulavant une fausse fraîcheur, jusqu'à l'aube qui le quitte avant Cordoue. La chaleur du grand jour est plus fraîche. Etourdissements renouvelés en face de Ronda: jeu inouï des teintes dans ce cratère ~~immense~~ de montagnes: verdures, jaunes encore claires des chaumes nouveaux, gris ou chamais des rochers, et tout au fond ces montagnes grises et roses, qui flambent en ce moment comme un métal, et légères, aériennes, vibrantes. Une fois de plus je les retransverse et je redescend cette vallée du Guadiana, qui est ravin dont l'échelle la plus riante et la plus singulière vers les hauteurs de l'Espagne. Il y a des fonds de lauriers roses et d'eau verte, de marbre translucide, à pleurer de joie. - Traversée idyllique sur un Détroit aussi plat qu'une prairie, devant l'Afrique créée de brumes discrètes. Soirée devant la plage, dans le grand vent du soir. A peine la sensation d'avoir quitté ce pays un jour ou deux.

Gaoût. Depuis cinq jours à Alger, chez F.M. Au départ, le jour est venu un peu avant Oujda, dans un élan de fraîcheur et de lumière froide. Des plaines brisées, où fuient des lignes de montons, s'élèvent vers des montagnes sèches et grises; le ciel est, lui aussi, à peine coloré et l'ensemble paraît oimplément une sépia ~~propre~~ presque immobile. Je n'avais pas revu l'Oranie depuis sept ans, mais beaucoup de ses aspects m'étaient restés dans les yeux: terres rouges; Galla Maghnia et sa hauteur, première apparition de ces Bourgades algériennes où tout a pris l'air français, jusqu'aux toits; suites de vallées immenses (Tafna et Ksob), que l'on aborde après de longues pentes dans les bois clairs enrés de pins ou de chênes.

verts, et que l'on franchit très haut, comme d'un bord sur le
vide. Mansoura, parmi les vignettes et les champs, ~~seul~~ rappelle
encore le monde occidental dont je sors (et qui est ici l'oriental)
pour la dernière fois. Puis Clemenc, dans des jardins et des
villas, sous un ciel qui s'épaissit de nuées bouillonnantes et qui ne
va cesser de devenir de plus en plus marécageux. Ses cascades ont
encore des lauriers palissants, mais peu ou point d'eau.
Descente trop longue, qui paraît une marche aux enfers, à
travers la région de Bel Abbès: cultures, villages, perambulation
d'un soleil captif, qui ne s'en ira jamais plus des nuées bouillonnantes.
Et Descentes, des accents de commémoration indigènes
s'élèvent ~~de l'air~~ d'une extrémité du train et l'exhortent
ainsi, pendant longtemps, sans doute jusqu'à Sté Orléans
du Chélat, réjouissant les arrêts d'une grêle musiquette.
Attente morne et déliquescence avant de repartir vers
Alger. Et partir de la vallée du Chélat, le caractère change;
ce n'est plus une sorte de Servante, mais de nouveau les
nudités africaines entre des barres lointaines de coteaux ou
de montagnes, sous la même grisaille qui étouffe les couleurs
et les âmes. - 17 août - Suite, d'abord, du voyage terminé.
Les bois et les montagnes de Miliana n'étaient, ce soir-là,
que des fourrés de chaleur morte, où tombaient de rares gouttes
de pluie. Une seule fois, sur la droite, s'ouvrit une large baie sur
des plaines immenses, où, tout au loin, une tache de soleil donnait
une lueur d'espoir. La Mitidja fut traversée à toute vitesse, entre
des bataillons de vignes et des haies de cyprès ou de peupliers.
Les jardins de Blida étaient pleins de torpeur. Il fallut les abords
d'Alger, un bord de mer presque grise, pour ~~retrouver~~ retrouver un
pays de vivants. Le premier contact avec Alger, dans la nuit
venue, fut un étonnement de sauvagerie devant les tramways,
les longues rues de magasins lumineux, les flots de popula-
tion européenne, les hautes maisons, toutes choses qui, dans

7936-37- 2^e 2 et 3^e 1

organisation sociale. Entre celle qui le maintient dans l'angoisse
de la nourriture et celle qui l'élève à la culture et au loisir sacré,
il n'y a pas à hésiter. Et dans un cas aussi clair, il n'est pas diffi-

8 août - Dans ma vie, de plus en plus organisée "intérieure-
ment", toute ordonnée pour le travail et la méditation, la
guerre sociale toute voisine est venue faire une trouée. Quel
que soit l'effort que ^{il} puisse faire sur soi-même pour tout
remettre à sa vraie place dans l'univers, un esprit d'au-
jourd'hui ne peut pas rester étranger à la lutte. Car là aussi
il y a une question "d'univers". Il n'est pas indifférent à la
libération de l'homme qu'on l'oriente vers telle ou telle

et plusieurs tours encore. L'habitude de cette région, qui
fait des murs de pierres sèches très épais autour des maisons
ou des champs, achève de mettre partout dans le paysage

1936-37 - 2^e 2 et 3^e 1

je l'ai vu venir dans ma classe. Comment ne serais-je pas sûr
d'être quelque chose dans sa vie? Le contact de ce garçon si con-
fiant m'est rafraîchissant. Je sens qu'il marque une date dans
ma vie, une étape nouvelle vers la purification de ces attachements.
Autrefois (en 51.53) François D. avait déjà été pour moi une source.
C'est en l'aimant que j'ai appris à aimer mes élèves et mon
métier. Mais c'était encore un sentiment trop violent, trop
exclusif, qui s'adressait à moi autant qu'à lui-même.
Claude, au contraire, m'apporte le l'apaisement. J'ai le

4 juillet - L'année scolaire s'est achevée, toujours encombrée, hâchée, deux fois interrompue par la maladie, qui, du moins, ouvre des portes sur les profondeurs. Des projets, des vaines, des luttas: vie suspendue au bord de l'enfer, par la stupidité de notre monde. - Demain j'embarque pour une course rapide vers la France, pressé de revenir sur ce continent qui est devenu le mien, dont je suis devenu une motte.

4 juillet - Paris - Parvenir ainsi en France par l'Océan, après trois jours suspendus entre les continents et les hommes, c'est une ~~une~~ transformation du monde plus brusque, et à la fois moins fatigante, que la remontée progressive par l'Espagne. On laisse à la lenteur terrestre le sens de la continuité; on passe d'une planète à l'autre, du monde sans arbres et sans villes aux champs et aux villages servis, du monde où le travailleur manuel est d'une autre race à celui où le serfage s'exerce sur le compatriote.

Cette traversée fut glaciale, enveloppée de vents hivernaux, de nuages, ~~à~~ une fois même de brouillard que l'on déchirait à coups de virène. A bord, pour confirmer une des intuitions les plus curieuses de ma vie, j'ai trouvé ce grand et beau Jacques, que j'aime pour son intelligence, son calme, son éducation, son rayonnement. Nous avons pu causer assez longuement un matin, en vue des côtes de Galice, dombres, avec des tâches éloignées de soleil. Il y a certainement entre nous des attaches profondes qui se fortifieront si la ~~ma~~ vie ne nous sépare pas trop.

10 juillet - J'ai retrouvé Paris avec moins d'effroi qu'aux voyages précédents et peut-être avec plus de pitié pour ses habitants. J'ai songé que j'aurais pu rester. L'un d'eux, ne jamais connaître le large des mers ou du bled, la vie des ruelles africaines, ni tout ce que je pourrais peut-être encore atteindre. Et je sais que j'en aurais souffert.

Ici, sur ma rive natale, près du Luxembourg, je retrouve un milieu si habituel que je n'ai même pas l'impression de renouer l'amitié après une rupture. Les bruits, les odeurs, les couleurs elles-mêmes, me sont connus avec leur nature propre. Et comme je sais que je rentrerai bientôt au Maroc, je n'ai plus l'accablement qui me prenait ~~lors~~ quand il me fallait rester trois mois en France. J'ai moins le temps de sentir le délabrement des corps et des esprits.

22 juillet. Salé. Depuis deux jours déjà je suis de retour, à peine sensible au rude contraste de mes ruelles et des rues de Paris, tant les unes et les autres me sont familières.

Salé-Bas j'ai revu Odette F., plus sereine m'a-t-il semblé, plus naturelle, sans doute en progrès intérieur. J'ai traversé les foules anonymes, porté vers les spectacles extérieurs par la même insouciance.

Je suis revenu sur un océan calme, souvent doux, jusque dans les brouillards du Portugal et dans les clairs de lune, surtout le dernier, qui déjà apportait une haleine d'Afrique, enveloppante. J'ai longé les falaises du cap Saint Vincent, tracées comme des murailles, par lignes droites et pans abrupts, et, comme les remparts de nos villes, brunes, parfois blanchâtres et parfois rougeoyantes, très semblables à la côte d'entre Mazagan et Safi. Il me manquait seulement quelque figure harmonieuse et confiante, Jacques, ou Raoul, ou Claude, ou quelque autre ami de leur âge, pour embellir la nef et répondre à l'harmonie du monde.

10 octobre. Rabat. Les fatigues du déménagement et de la rentrée ne m'ont pas laissé le calme nécessaire pour noter ce départ de Salé, ni, non plus, pour le ressentir. Il devenait nécessaire pour la santé que le travail et la mauvaise adolescence ont épuisée. Mais il s'inscrivait aussi psychologiquement; je n'avais plus l'énergie assez

